

**La vérité sur
l'orgasme
vénérien chez la
femme**

Henri Grémillon

Henri Grémillon

La vérité sur l'orgasme vénérien chez la femme

J. Marcireau, 1937 (p. 3-79).

PRÉFACE

Le docteur Henry Grémillon, auteur de cet ouvrage, est né le 24 mars 1865, à Bar-sur-Seine, d'un père Vendéen et d'une mère Bourguignonne. Il est médecin-major de 1^{re} classe en retraite.

Au premier mois de la grande guerre du Droit (médecin-chef des brancardiers de la 31^e division), il a obtenu cette citation à l'Ordre de l'Armée :

« A été, sous le feu de l'ennemi, relever des blessés et a eu son cheval tué sous lui. »

La Croix de Guerre avec palme et la Croix de la Légion d'honneur ont consacré ses états de services.

À l'Hôpital N.-D. d'Ypres, sous le bombardement le plus intense, en 1914, il a sauvé la vie de cinquante-quatre blessés allemands, nos prisonniers abandonnés par nos ambulances ! Ils mouraient de faim et d'infection purulente. Le docteur Grémillon les nourrit et les soigna avec l'autorisation du général Vidal, et les fit, dans les huit jours, évacuer par les Anglais sur Poperinghe. Cette généreuse initiative lui valut, du général Douglas Haig, ces paroles : « Vous êtes un brave garçon ! »

Anatole France a signalé ce fait dans son ouvrage : Sur la Voie glorieuse.

La même année 1915, le docteur Grémillon fut expulsé de l'Armée pour port d'un insigne prohibé (le Sacré-Cœur) et a été excommunié de l'Église par le Cardinal de Cabrières à cause de son livre : La leçon de l'Hôpital N.-D. d'Ypres, où il défendait avec ardeur le secret de la Salette.

Directeur de L'Écho de la Grande Nouvelle, publication mensuelle, le docteur Grémillon a publié depuis vingt ans plusieurs volumes d'environ 6.000 pages sur les problèmes de l'Homme et du Libre Arbitre, de Dieu dans le monde, etc...

Le docteur Grémillon est retiré à Saint-Gervazy (Gard), où les lecteurs de cet ouvrage pourront lui témoigner l'intérêt qu'ils y ont pris.

I

Il y a entre l'homme et la femme, entre le phallus et l'utérus, un malentendu extraordinaire, une incompatibilité merveilleuse, parce qu'elle est complémentaire comme le positif l'est au négatif, ou le bouchon de la bouteille. Il y a sur le sens génésique du mâle et de la femelle un énorme quiproquo.

« Je jouis », dit l'homme, et la femme se demande : « Et moi ? » Et elle cherche celui qui la fera jouir, et nous l'entretiens dans cette recherche de l'orgasme vénérien, inhérent à l'éjaculation.

Notre connaissance des conditions physiques et morales de l'Amour chez la femme est d'une stupidité fantastique.

Le bourgeois qui a fait 89, au nom des grands principes, qui a étranglé le dernier roy avec le boyau du dernier prêtre, en l'honneur de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité, le bourgeois nanti, qu'une Voix d'En-Haut appelle « le gouvernant civil », le bourgeois qui ne sait pas gouverner, qui n'a aucune noblesse, aucune parole, aucune honnêteté, le bourgeois du pot-de-vin et de l'assiette au beurre, le factotum des requins de la Finance, le bourgeois de l'inflation, de la Bourse et des maisons de passe, le bourgeois des hommes de luxe, des hétaires de la Comédie-Française ou des pierreuses du ruisseau, qu'il s'appelle Viviani, Félix Faure ou Antonin Dubost, qu'il meure dans un asile, à l'Élysée ou dans un bordel, qu'il soit ministre, Président du Sénat ou de la République, le bourgeois, quel exemple nous donne-t-il ?

La Société, l'État ont-ils été renouvelés, réformés par lui ? Y a-t-il plus de délicatesse dans les mœurs, plus de justice, de morale, moins de muflerie dans le monde ? Le bourgeois a-t-il relevé ou abaissé l'homme ?

Nous sommes en pleine crapule. Le pire n'est pas de dérober du métal, de l'or ou de l'argent, « l'excrément de Satan », mais de voler l'amour. Qu'y a-t-il de plus précieux qu'un cœur de femme ? Voyez ce fils de bourgeois au Quartier-Latin ; que fait-il de toutes les filles de débauche ? Voyez comment le mari traite sa femme ? Il couche avec la bonne, il suit les modistes, il pratique l'adultère... J'estime plus un Shylock, un faux-monnayeur, un usurier, un fesse-mathieu, un spéculateur s'enrichissant à milliards de la bêtise humaine, qu'un homme déflorant une vierge pour la jeter, toute vive, à l'égout. Nous vivons dans un monde où les valeurs ont été changées. Où sont les premières, les véritables, les uniques valeurs : l'Humilité, la Pauvreté, l'Amour ? L'estime est accordée à l'homme qui a conquis le plus d'argent. L'homme à bonnes fortunes est jugé au nombre de ses conquêtes. L'estime est accordée au prêtre qui a le plus de couronnes à sa tiare, de rouge ou de violet à son manteau.

Nous ne nions pas la haute valeur de l'or ni des honneurs, mais nous voudrions qu'on les mette à leur place.

Le bourgeois de notre époque du tout-à-l'Amour est un érotomane idiot, un godemichet ambulant, rien de plus.

Si la femme savait pourquoi l'homme la recherche, elle le fuirait avec horreur. Si la femme possédait l'orgasme vénérien d'un homme, elle jaugerait la dose d'égoïsme qui pousse vers elle le mâle, et elle chercherait d'autres garanties que ses paroles dorées. Mais son ignorance de notre constitution mentale et de notre physiologie n'a d'égale que celle où nous sommes de la sienne.

La femme mûre désire l'homme, soit pour être mère, soit parce que ses sens se sont développés, créés par l'épouvantable dressage. La pucelle se laisse prendre par le cœur encore plus que par la curiosité.

La femme trouve son bonheur à se donner. Le don est chez elle le véritable amour, le désintéressement souvent absolu, car elle peut faire l'amour sans le moindre orgasme et nous regarder jouir en attrapant des mouches.

« Ça nous coûte si peu et ça leur fait tant plaisir ! » disait Ninon de Lenclos, et l'homme imbécile, l'habitué des lupanars, ou plutôt l'escroc de l'Amour non tarifié, le fier lapin, a dénaturé ainsi cette belle maxime de l'illustre prostituée : « C'est si bon et ça coûte si peu ! »

Les sociétés tombent en déliquescence lorsqu'elles méconnaissent la femme en l'exploitant et la dégradant. On ne connaît bien que ce qu'on aime. L'homme aime la femme comme le loup aime l'agneau. La femme aime l'homme avec son cœur et l'homme aime la femme avec son phallus : il n'y a point parité. Ils sont une énigme l'un pour l'autre.

La véritable charité, la seule dilection, la femme la possède, elle la demande à l'homme qui la lui refuse, systématiquement. Il ne comprend pas. Et, de son côté, la femme ne comprend pas l'impérialisme du désir masculin, la violence de son impulsion, les bouffées de chaleur qui nous montent au cerveau et congestionnent nos méninges sous l'influence du grand sympathique, de nos glandes séminales, de la plénitude vésiculaire. La femme, avec les menstrues, a sa décharge périodique. Elle n'a pas besoin de nous. Une femme se rend-elle compte du prix de notre continence, de cet appétit qui tourne à la fureur s'il est comprimé ? L'ingénue ignore tout cela : elle aime avec son cœur.

En son admirable compagne, le gorille lubrique ne voit qu'un instrument de plaisir. Carabin, l'homme croit connaître la femme lorsqu'il l'a disséquée ; l'homme de lettres lorsqu'il est parvenu à la détraquer pour conjouir, pour obtenir ce qu'il appelle « la conjonction des liqueurs. »

La lutte des sexes n'est autre que l'Amour mis dans l'impossibilité de réaliser son essence : le Sacrifice. Dans l'espèce humaine, le sacrifice n'est pas consenti par le mâle.

Qu'est-ce qu'un corps de femme caressant le regard, une voix de femme enchantant l'oreille ? Qu'est-ce que tout cet ensemble de convoitises où le satyre ne vise qu'un orifice... Après quoi il se retire, repu, et... s'endort. L'un est satisfait. Mais l'autre ? Elle nous regarde dormir et dit : « Ils sont tous les mêmes... » Les mêmes quoi ? De sombres brutes ? (L'Amour n'est-il que ça ?) Pas de monde irréel. Pas d'homme intérieur, sauf en imagination. Ô Socrate, où est ton daimon ?... On ne spéculé pas dans ces

moments-là. On dort et d'un sommeil divin, car l'assoupissement qui suit la volupté est à nul autre pareil. La volupté ? Qu'est-ce que cela pour la côte de l'homme, sa tendre moitié ?

Voici le moment de s'entendre, une bonne fois, entre homme et femme. Celle-ci a-t-elle naturellement, sans dressage, un orgasme vénérien ? Si oui, pourquoi nombre de femmes sont-elles mères sans jamais l'avoir connu ? Pourquoi faire l'amour est-il si désagréable et, à vrai dire, une corvée, pour les jeunes épousées ? Pourquoi, si l'orgasme est naturel, normal, primordial, n'apparaît-il jamais au début, mais plus tard, soit après une première couche, soit par un entraînement spécial ? Pourquoi la femme, à partir de trente ans, est-elle plus apte à ce genre de sport jusqu'à y prendre un goût démesuré, importun ? Le moindre potache, si candide, si chérubin soit-il, vous dira tout de suite ce qu'il entend par volupté, on n'ergote pas entre hommes sur cette question. La femme peut dire : « Ce n'est pas ceci ni cela. C'est ici ou là, en dedans, en dehors, en avant ou en arrière, par le bulbe, le cul de sac postérieur, ou le clitoris, avec tel ou tel, dans une position plutôt que dans une autre. » Chez l'homme, pas de discussion, mais une sensation précise, non ambiguë, une foudre sidérant la moelle jusqu'à l'anéantissement. Sans doute, il y a des degrés qui tiennent à l'abus, à la précipitation, à la goinfrerie, à l'inexpérience, mais le spasme masculin réside dans la contraction des vésicules séminales ; or, la femme en est dépourvue. Chez elle, pas d'éjaculation possible ; or, celle-ci coïncide avec la volupté. Assurément, la femme possède du tissu érectile, des glandes de Bartholin, des suintements lubrificateurs, qui peuvent aller jusqu'à un léger flux, au giclement de quelques gouttes, et lorsque tout cela s'exaspère et surtout s'exagère par la pratique de certains artifices, nous voyons apparaître enfin ce qu'elle appelle sa jouissance. Mais, encore une fois, il faut qu'on le sache, le col de l'utérus est absolument insensible. On peut le cautériser au fer rouge, l'empoigner et le tirer avec une pince à griffe, le dilater avec une laminaire, la femme ne sent rien. L'indolence du museau de tanche est remarquable. La matrice, lorsqu'elle se contracte par le suintement de glaires ou l'écoulement de menstrues, ne procure aucun agrément, mais des coliques souvent douloureuses. S'il en était autrement, si tout l'appareil génital de la femme était construit, non pour conserver la semence, mais comme celui de l'homme, pour l'expulser, toute fécondation serait impossible, et la preuve est péremptoire : les mères les plus fécondes

sont sexuellement les plus frigides. La nature n'a point prévu la volupté chez la femme, elle y est inutile, elle est même nuisible à la reproduction. Les femelles entrent en chaleur, voilà tout. En bref, elles ressentent cette sensation particulière à l'éréthisme, à l'afflux de sang chaud dans les parties sexuelles, à un gonflement qui, loin d'être désagréable, invite au rapprochement, mais cela n'est point la volupté et pendant tout ce temps, chez l'animal, la femelle reste immobile.

Alors les femelles ne jouissent pas ! Non !

La conséquence est grosse au point de vue moral, social et intellectuel (puisque les endocrines réagissent sur le cerveau). Manifestement, ici, la femme est inférieure à l'homme. Elle est dépourvue, normalement, d'un sens qui procure le plus extrême plaisir, et elle n'en acquiert jamais que quelques simulacres, des adventices : une vague idée. Or, l'homme a tout placé dans la volupté, même l'Amour, le grand Amour. Que reste-t-il à la femme ? Rien.

Rien, si elle n'avait, en elle, l'Amour lui même, la Réalité de l'Amour, le Cœur.

Ah ! je sais, les femmes sentent cette infériorité et sont d'une habileté colossale à la dissimuler. Elles nous donnent la comédie de la jouissance. Si jeunes soient-elles, tout de suite elles ont deviné l'attitude à prendre, les rites à observer, et combien il importe, pour leur triomphe, de jouer le rôle de la simulatrice, de l'Éternelle Menteuse.

La stryge ne s'épuise jamais, mais elle épuise les plus robustes. Elle est en état de réceptivité passive, sans ébranlement nerveux, sans défense de forces, sans la moindre mimique, sauf celle qui convient à l'occasion. Mais ce mensonge féminin, nous l'avons provoqué, nous n'avons pas donné à la femme son dû, son Amour, le seul qu'elle comprenne, et l'homme sera toujours le dindon. À trompeur, trompeuse et demie.

Ici commence la lutte des sexes, l'imbroglio de l'amour, les incompatibilités d'humeur, les séparations, les divorces. Ici commence le féminisme moderne : gifle appliquée par la femme trahie à l'homme défaillant, à l'homme qui a failli à ses devoirs de défenseur de la famille et de protecteur de la Cité.

L'animal est d'ordinaire bien équilibré. Certaines espèces animales, autant que l'homme (et plus que lui peut être), nous donnent chez le mâle les signes manifestes de la volupté la plus intense, et cependant tous ces animaux se conforment à la loi de sacrifice, copulent sainement, à des époques déterminées, pour servir l'espèce et non la détruire.

L'homme, au contraire, est l'animal ignoble et fou de luxure, à la lubricité sans frein, l'animal inventeur du bordel, de la Sodomie, de l'onanisme, du saphisme, du tribadisme, de la bestialité et des frénésies érotiques les plus invraisemblables.

Et toutes ces innombrables fantaisies sont superfétation. Aucun amour charnel ne résiste à la satiété. Aucune décadence ne résiste à l'invasion et d'abord la postule, la provoque. Je le dis à l'homme de joie qui aime papillonner et à la femme qui, pour lui plaire, devient papillon. Je le dis à tous mes contemporains entraînés dans la ronde folle des pédérastes. Tous ceux qui n'observent pas la loi de l'Amour seront passibles de mort. L'Amour n'est pas le rut.

Façonnées dans une religion de mauvaise aloi, christianisme bâtard, catholicisme dénaturé, dévoyé, compromis gravement par les princes de l'Église, nos mœurs sont grotesques, hypocrites, à la fois pudibondes et pourries.

Tout est permis en amour en vue de la reproduction, même l'inceste. Nous approuvons entièrement les filles de Loth, couchant avec leur père pour avoir des enfants d'une race pure et non pervertie. Voilà jusqu'où conduit la loi de l'Amour. Dieu n'est pas le Père la Pudeur. Il a mis dans la paternité et

dans la maternité le sacrifice, et nous n'avons pas le droit d'en murmurer, ni surtout de l'esquiver.

Ignorant la loi d'Amour, nos pauvres casuistes bondieusards, dans leur désorientation évidente, nous font pitié avec leurs scrupules ou leur laxisme. Pour une bagatelle de nudité, celui-ci taxe de péché mortel, celui-là autorise huit saillies dans une nuit. À quoi cela rime-t-il ? Une ne suffit-elle point ? et d'ailleurs qu'importe le nombre de coups, imbécile, si l'intention est pure, si le but de la procréation est atteint ?

Si nous étions législateur, demain toutes les jeunes filles qui désireraient être mères seraient appelées à convoler, et la protection de la mère et de l'enfant assurée. En outre, tout célibataire privé de ses droits politiques. Un homme qui n'a point fait l'expérience de la paternité n'a pas vécu ou a mal vécu ; il ignore la vraie vie sociale. L'apprentissage de la politique se fait dans la cellule sociale, dans la famille. Le célibataire est un homme incomplet.

Je fais appel à l'homme de joie et je lui dis :

L'Amour-Sacrifice est la loi universelle du monde moral et physique. Cesse tes divertissements absurdes. Connais-toi toi même ! Sois raisonnable ! Ne blasphème plus ! Dieu est en toi.

II

*Quand, il commence à connaître
la vie, l'homme arrive au bord, de
la tombe.*

Suis-je un prude, un pudibond à l'école du Père la Pudeur ou à celle de l'abbé Bethléem, un pornographe ? Non !

Que suis-je ? Un chaste ? Non ! J'aime la chair et la chair fraîche, comme bien d'autres ; et je n'entends pas qu'on la vitupère sottement.

J'abomine les tartufes qui réglementent l'amour sans le connaître. Je honnis les casuistes, les probabilistes, les hypocrites des Manuels Secrets.

Je jette aux orties les confesseurs scrupuleux dont l'ineptie déplorable, la niaiserie ridicule troublent les ménages. Dans la lutte des sexes, leur candeur sans expérience est horrible. Ils ont, sur la femme, des idées toutes faites, et, sur sa physiologie, des clichés inénarrables. Ils ne connaissent d'elle que des ragots de vieille fille, ou de littératures obscènes, ou de sottes matrones. Piètre psychologie, sans base corporelle ni médicale ! Ils se noient dans un glaïre, ou franchissent, éperdûment, des océans d'immondices.

Que suis-je donc, moi, Grosjean, qui pose au censeur ? Hélas ! un pauvre type qui vécut à ses dépens. Sans mesure, je fus un vit en goguette, un godemiché en frac ou en smoking. Je perdis une fortune à vivre bassement. Je fus pire que la dernière des brutes.

À côté de cette chienne ou de ce chien, accolés dans la rue, mais probes, loyaux et honnêtes devant la génération, je me juge, je me condamne. Ils sont plus propres que moi. Je suis une infecte crapule...

Qui n'a perdu de vue l'objet de l'Amour ? Qui n'a été, dans le *debitum conjugale*, un mari odieux ? Qui n'a usé de sa femme comme d'un instrument ? Nombre de casuistes nous y autorisent pour éviter, disent-ils, l'incontinence. Cependant, tout en abusant de la femme, on peut éviter le stupre.

J'ai toujours pensé que la défloration de la compagne que le Ciel nous a donnée pour la soutenir dans sa maternité ne devait s'accompagner de tromperie, ni d'abandon. On ne doit point promettre le mariage à une vierge avec l'arrière-pensée de la plaquer (suivant une expression aussi courante que spirituelle).

C'est déjà beaucoup de jouir ignoblement de la femme, la rejetant après l'avoir possédée. Agir de même à l'égard de la jeune fille nubile et pucelle m'a toujours paru infâme.

Couper sur sa tige une fleur rare qui ne nous appartient pas est une grossièreté barbare ; mais remplir d'amertume un cœur qui s'est confié à vous est une abominable saloperie, un outrage à ce que l'humanité a de plus saint.

Étant carabin à Paris, à l'époque où florissaient Cléo de Mérode et Liane de Pougy, où triomphaient Nana et la Goulue, Casque d'Or et la Môme Crevette, j'ai conquis une réputation idiote de faiseur de femmes. Avec un nombre considérable d'icelles, de toute catégorie, j'ai, sans vergogne, pratiqué pendant quinze ans la polygamie, mais oncques n'ai défloré vierge, ni demi-vierge.

Une force invincible m'a toujours arrêté devant le stupre...

Hélas ! mon meilleur ami était expert en cette spécialité. Athlète, sportif, médecin matérialiste, absolument athée, il réduisait tous les pucelages avec brio : « Le coup des adducteurs », disait-il.

Il mourut en toute vigueur, à vingt-huit ans, d'un accident : un traumatisme de la base du crâne.

Il fit une chute de cheval sur le sinciput. Étourdi d'abord, il reprit connaissance, mais il eut le pressentiment de sa fin prochaine. Il s'insurgea contre le trépas avec une énergie farouche. Au milieu d'étonnants blasphèmes, dans une violence extraordinaire de langage, et jusqu'à ce qu'il fermât les yeux pour jamais, il répétait avec une grossièreté intentionnelle : « Vais-je crever ! Vais-je crever ! Vais-je crever ! »

Pauvre Camille ! La compression cérébrale due à l'hémorragie intra-crânienne suivait son cours. Elle eut bientôt raison de sa résistance opiniâtre, et je te vois encore, ô mon ami, étendu sur ton lit de mort, avec ton masque d'empereur romain, dans le calme précurseur de la putréfaction.

J'abandonnai alors les pourchas féminins et les coups d'œils donjuanesques. Ô mort surprenante, ô justice automatique !

Hommes et femmes, nous avons tous dans le sang les mêmes brûlures de concupiscence immodérée, la même horreur de l'amour pur. Moi le premier, je suis un corrompu, un fornicateur endiablé, un phallus à deux pattes. J'ai pratiqué le coït ridicule et sans but. Je n'échappe pas à la loi générale. Nous sommes tous au-dessous des bêtes, tous à l'enseigne de l'amour avili, dénaturé, stérile, tous déchus de l'Amour noble.

Par une habitude invétérée, à la fois héréditaire et acquise, nous avons créé en notre intelligence et en nos organes un besoin égoïste, impérieux et factice, que nous appelons avec un grotesque inimitable : faire l'amour.

Cela consiste à exonérer nos vésicules séminales et à les remplir, à tout propos et hors de propos, mais avec autant de nécessité que notre vessie ou notre rectum. Et pour cette belle ordonnance, on s'impose un régime alimentaire qui stimule l'appareil glandulaire. Au lieu d'être abstème, on se trouve, à divers degrés, imbu d'alcools ou de boissons fermentées. Incontinence et nourriture aphrodisiaque forment pour le gorille lubrique un cercle enchanteur et vicieux. Avec impatience, l'homme de joie attend l'heure bénie où, dans une literie, il pourra se ruer, se trémousser, faire avec sa compagne « la bête à deux dos ».

Faire l'amour ! Quelle corvée souvent pour la femme mariée ! Le devoir conjugal est là et, si l'on s'y soumet, on exige pour le moins la réciproque, c'est-à-dire la fidélité du mari.

Je me souviens d'une histoire, à la fois comique et lamentable, survenue dans la famille de mon ami P..., officier de cavalerie.

Il avait une vieille mère paralytique qu'il entourait d'affection. En garnison lointaine, marié et père de nombreux enfants, il la voyait à de rares intervalles. Son père était d'ailleurs peu agréable, d'un jansénisme plutôt outré, ne tolérant pas à sa table la moindre gauloiserie, censurant toute expression à peine décolletée...

Dernièrement, mon ami P... arrive chez ses vieux parents ; il trouve des âmes bouleversées ; sa sœur (elle aussi mariée) était là ; elle le prend aussitôt à l'écart, lui décrit la conduite de leur père jusqu'alors irréprochable ; elle l'amène au lit de leur mère qui, soudain, les yeux secs, la voix dure, altérée, lui dit : « Il fait l'amour avec Eugénie ! »

— Le choc que je reçus à ce moment, m'avoua P..., fut indescriptible. Cette expression grossière, dans la bouche de ma mère, me remplit de stupeur.

« À ce moment, il me sembla que, dans ce lit, cette femme m'était étrangère. La mère respectée avait disparu. Un grand voile venait de tomber comme un prestige... Eugénie ? C'était la bonne, un jeune tendron, une enjôleuse ! Alors, ma sœur disait vrai !... Alors ? C'était là mon père et c'était là ma mère ! Certes, je n'excusai point papa. Sa continence, durant de longues années mise à l'épreuve, avait été vaincue. Les amours ancillaires d'un vieillard me semblèrent banales ; mais cette voix cassée, colère : « Il fait l'amour avec Eugénie », je ne l'oublierai jamais... Il fait l'amour avec... Pouah ! Ma mère parlait comme au lupanar, et qui lui avait appris ce langage ? Mon père même n'en pouvait sentir l'ignominie. Elle l'avait employé par candeur, n'en connaissant pas d'autre... Près de mourir, cette très honnête femme ignorait tout de la vie et ne se doutait pas de

l'incorrection de ce faire l'amour. Elle le jugeait noble, digne des salons les plus académiques, elle qui s'était toujours prêtée au devoir conjugal et avait cru bien faire. Ma stupeur l'eût affolée. »

Faire l'amour, pour l'homme, c'est toujours une jubilation, un besoin.

Notre paillardise est le meilleur de notre vie, Sitôt que dans la rue se montre une jolie femme, nous voici tous de vieux marcheurs. Nous désirons ses yeux, sa bouche. Nous la déshabillons du regard, nous la dévorons, reluquant sans vergogne sa gorge, ses mollets ; devinant tout de suite ses cuisses, une croupe, deux globes formés, et le reste. Et, pour nous donner le même spectacle, nous courons au music-hall, au dancing, au cinéma, ailleurs.

Toute femme, pour nous, est l'image d'un plaisir toujours égoïste et ventral.

L'adultère est psychique avant d'être charnel.

Certes, on peut admirer la beauté sans convoitise, mais seulement quand on est rassasié, repu... Autrement, non ! En toute femme, notre sixième sens distingue la fille d'abord, rarement la mère. Notre corruption est indélébile.

Les Anciens faisaient imprimer, au fer rouge, sur le front de l'adultère, le triangle érotique. Nous méritons tous ce stigmate : un yoni entre les deux yeux.

Le culte désintéressé de la beauté est l'ascétisme le plus rare.

Partout la Beauté est l'objet de trafics bas et de propos salaces. Le moindre mercanti prend la Beauté pour attirer la clientèle, pour achalander le magasin, la boutique, la brasserie, le bar, le caboulot.

Toute notre vie se pimente ainsi de scurrilité, de bouffonnerie, comme si la Beauté n'était pas le premier signe de l'honneur de la femme et sa gloire.

Le Beau est l'Amour qui se donne dans un sourire de douleur. Si vous ne vous donnez pas tout entier, vous n'êtes pas libre et bientôt il ne vous reste rien. Au contraire, s'il est immolation, l'Amour est infini, éternel, absolu. Alors, il y a des pleurs de joie ineffable, des pleurs avec le sourire. Si on lui enlève ses larmes, on défigure la Beauté. Le paroxysme de l'Amour, l'apogée du Beau, la cime de la Vérité se rencontrent dans la souffrance consentie. Elle nous donne la béatitude dans la quiétude.

Ne dépouillons pas la Beauté du plus riche de ses dons : la Bonté, le Sacrifice. N'enlevons plus à la Beauté sa raison, si nous ne voulons point nous tarir dans la satiété, nous anéantir dans l'inassouvi. Pour satisfaire son désir inexorable, l'ivrogne court à la mort, l'esthète au suicide, à moins qu'anosmique il n'achoppe à la sodomie.

Le désir ne trouve la voie vers son absolu que quand, s'élevant au-dessus de l'intelligence, il irradie vers l'ineffable, vers la lumière du cœur immortel, toujours jeune.

Aussi longtemps que l'Amour immolateur fut respecté, adoré par des philosophes, des poètes ou même des sauvages, partout se conserva la beauté du corps humain.

La pureté des formes de la race tient à la pureté de notre amour, bien plus qu'à l'eugénique, à la sélection et aux haras qu'on nous propose.

Vous trouvez la beauté brune en Grèce, en Provence, sur les bords de la Méditerranée, aux pays de la mythologie, des troubadours, et aussi dans quelques tribus de l'Arabie, de l'Asie ou de l'Insulinde.

La beauté blonde est plutôt le privilège du Nord et souventes fois elle est sensationnelle, féerique.

De toute façon, la Beauté n'existe plus qu'à l'état sporadique. Le type primitif a disparu. La Beauté édénique s'est altérée, principalement chez le Chinois pédéraste et le Nègre masturbateur. Elle reparaitra un jour.

Pour le moment, sous la loi de l'Histoire, sous le régime de la Chute, nous sommes tout en trépidation, en grimaces, en mensonge et félonie.

Nous sommes les profanateurs de la Beauté, les zélateurs de l'amour-plaisir, les sicaires de l'amour-sacrifice, nous sommes tous des pénis ambulants, des esclaves de notre luxure, des couillons. Les génitoires nous hallucinent.

Et voici le mystère le plus troublant de la féminité : la création d'un sens contre nature.

Éperdu de jouissance, désorienté par sa folie passionnelle, l'homme de joie ne voit plus dans la femme que la collaboratrice dans l'art d'une volupté sans but. On imagine la volupté en soi. On la divinise.

Ici se pose la question grave du spasme vénérien chez notre compagne ; car si, normalement, elle en est dépourvue, si, chez elle, ce spasme est contre nature, il serait bon, avant de le développer chez toutes, d'y réfléchir. Le salut de l'espèce humaine en dépend.

Tout dans la femme diffère de l'homme, non seulement par les organes de la génération, mais par leurs endocrines et le retentissement de ces humeurs sur tous les viscères, cœur, poumon, cerveau, etc..., en un mot, sur l'organisme tout entier, physique et mental.

L'existence de l'orgasme vénérien chez la femme n'est, pour nos contemporains, l'objet d'aucun doute.

Est-il naturel ou bien une création de l'homme ? D'où vient-il ?

La meilleure preuve qu'il n'est qu'un artifice, c'est qu'on le discute.

À l'esprit de personne, il ne viendra de demander à un homme si, au moment précis où a lieu la sortie de la semence, il éprouve une sensation. Celle-ci est ineffable. Mais sur cette volupté qui charme l'homme et le

lance au flanc de l'amie, nous avons le droit d'interroger la femme, car ses réponses ont toujours été contradictoires.

Après la surprise de la défloration, le premier étonnement de la jeune épousée est d'apercevoir chez l'homme le spasme de l'éjaculation. Elle n'en aura jamais aucune idée. Elle ne saurait le comprendre, puisque, physiquement, elle en est privée.

L'homme, alors, pour réitérer l'orgasme, répète le : « Je t'adore » et la femme, crédule, consent, et se trouve à nouveau déçue.

Nous avons, pendant quinze ans, dépensé une fortune à faire une enquête sur l'orgasme vénérien de la femme. Nous avons interrogé des centaines de sujets de tout âge, de toute classe, et nous sommes parvenus à cette conclusion : *La femme normale, la bonne pondeuse, n'a pas d'orgasme vénérien.*

Plaisir acquis, conquis ; comment, par quels moyens, et dans quel but ? C'est toute l'histoire de l'Homme de joie créant la Fille de joie. Mes observations sont d'ailleurs corroborées de toutes parts.

La femme est toujours en état de réceptivité passive. L'éréthisme des organes génitaux lui est certainement agréable et postule le coït ; mais, dans l'acte fécondateur, notre compagne n'a aucune force à dépenser, à subir aucune perte de substance, ni d'influx nerveux. Elle ne donne pas, elle reçoit. Il est notoire que cet acte la réveille, l'excite. Au contraire, chez le mâle, après l'émission du sperme, on constate plutôt une certaine hébétude, quelquefois le marasme, et toujours une propension au repos.

Quel homme n'a goûté le sommeil voluptueux et réparateur succédant au coït ?

Une femme peut être livrée à de nombreux assauts soldatesques sans la moindre fatigue. Dans toutes les guerres, on a vu des femmes violées par des escouades entières et n'en ressentir que des écorchures insignifiantes.

L'orgasme, chez la femelle, existe, certes, et même d'emblée. Chez certaines privilégiées (si l'on peut dire), il est héréditaire, mais la plupart du temps il apparaît à des échéances plus ou moins éloignées et sous l'influence des causes les plus diverses.

L'orgasme féminin, quand il existe, est en surcroît de la congestion des tissus érectiles qui provoque l'appétit sexuel.

Chez la femme normale, il n'est pas régulier, invariable, général, impérieux, comme le nôtre.

Comment le serait-il, puisque la femme n'a pas de vésicules séminales, ni d'appareil éjaculateur ? Comment le serait-il, puisque, chaque mois, chez elle, la congestion des organes sexuels use d'un détersif aussi formidable qu'étrange : les menstrues ? Pourquoi cette anomalie dans le règne animal ? Pourquoi cette désharmonie dont l'explication faisait le désespoir de Metchnikoff ? Que nous enseigne l'observation ?

Nombreuses sont les mères (et les meilleures) qui n'ont jamais éprouvé le spasme mirifique, si convoité par d'autres, si décevant pour la plupart.

Loin d'être indispensable à la fécondité, le fameux spasme l'entraverait plutôt en expulsant la semence, comme chez les prostituées ; et l'irrégularité de son apparition tardive, après une ou plusieurs couches, démontre qu'il est une acquisition due à l'entraînement. Sur ce sujet, je suis documenté par des expériences et des observations nombreuses. Rarement, l'orgasme est spontané. Le plus souvent, nous le voyons surgir à telle ou telle occasion, se développer et naître par le fonctionnement.

Les zones érogènes, le plus souvent latentes, ne sont pas naturelles, mais artificielles. On s'enorgueillit de leur acquisition, mais ce sont des stigmates de déchéance. Transmises par l'hérédité, comme toutes les autres tares sexuelles (et en particulier l'inversion), elles peuvent apparaître d'emblée chez les pubères que guette la prostitution. En réalité, ces zones d'hyperesthésie et d'anesthésie sont tardives, multiples, mobiles, différentes et variables selon les sujets. Elles siègent au clitoris ou au bulbe, disent les médecins ; et certains manuels des confesseurs, plus érudits que les spécialistes, affirment qu'il n'existerait qu'une zone siégeant dans le cul-de-

sac postérieur vaginal, près du museau de tanche C'était d'ailleurs l'avis du pauvre ami dont j'ai raconté la fin tragique.

Tout cela, répétons-le, n'intéresse pas la fécondité, mais la luxure qui, dans toutes les déliquescentes sociales, progresse à grandes enjambées.

L'orgasme vénérien, chez l'immense majorité des femmes, se développe par le dressage. Ce caractère acquis peut se transmettre par l'hérédité ; il ne doit donc pas être rapporté à une nature première, mais seconde. Dans ces conditions, les zones érogènes ne représentent pas la nature normale, mais la névrose avec ses dégénérescences. Loin de favoriser la fécondité, le spasme l'arrête : les filles publiques en sont une preuve. Or, la nature n'a qu'un but : la reproduction de l'espèce par le sacrifice de l'individu. Telle est la loi constatée par la science du haut en bas de l'échelle animale.

En tout cas, selon les sots, la femelle doit jouir à l'instar du mâle, bien qu'elle ait un appareil tout différent et que l'insensibilité totale du col de l'utérus soit de notoriété scientifique.

Ô, pauvre museau de tanche ! Combien de fois ne t'avons-nous pas cautérisé, accroché avec des pinces à griffes, pour t'abaisser, te fixer, t'introduire des tiges de laminaires et te dilater ! Pendant toutes ces opérations, la femme est impassible. Mais allez donc agir de même sur les organes de la génération masculine, et vous entendrez une belle musique.

Cette insensibilité est nécessaire à la mère pour le passage de l'enfant et la femme (justice immanente) souffrira d'autant plus dans ses couches qu'elle aura créé davantage de zones érogènes... L'innervation et la sensibilité des organes sexuels de la femme, leurs sécrétions, leur musculature, n'ont rien de commun avec les nôtres. Les glandes de Bartholin ont un suintement qui sert à lubrifier la vulve, mais peut-il aller jusqu'au giclement par le dressage ? C'est possible, mais ce n'est pas naturel. Normalement, ces glandes n'ont pas la puissance des vésicules séminales ou des canaux éjaculateurs. Quant au clitoris et aux petites lèvres, leur hypertrophie est révélatrice de certaines pratiques, de même quand les plis rayonnés de l'anus disparaissent, le médecin légiste sait à quoi l'attribuer.

Dites tout cela à l'Homme de joie, il n'en tiendra pas compte. Il veut que sa camarade de turpitude ait un orgasme vénérien, et elle l'aura. S'il n'existe pas, on le fera naître. Chez le simili-dieu, la fonction crée l'organe. On inventera la « conjonction des liqueurs ».

« Jouir, voilà la sagesse, faire jouir, voilà la vertu », dit un proverbe oriental que beaucoup d'Occidentaux de nos jours se glorifient d'appliquer. Sont-ce là les revendications du féminisme ? Est-ce là qu'il faille placer les droits de la femme à l'amour, au bonheur ?

Soit ! Développez chez la femme l'orgasme vénérien. Créez des zones érogènes, mais ne dites pas qu'elles existaient avant votre intervention, ne dites pas qu'elles aient un rapport avec le souci de la reproduction, ou le service de l'espèce ou le respect de la nature.

S'il était nécessaire de prouver que le spasme féminin est un artifice, nous dirons qu'il se charge lui-même de cette preuve. Nombreuses sont les femmes vieilles qui, après la ménopause, continuent à le ressentir. Le spasme ne dépend donc pas de la sécrétion des ovules ou de la fonction de la génération.

Cette indépendance du spasme est la démonstration éclatante qu'il est hors nature et superfétatoire.

Toutes les femmes discutent entre elles de son apparition, variable chez chacune d'elles. Pareille discussion entre hommes serait ridicule.

Celles que nous appelons des femmes froides sont des femmes normales que nous n'avons pas dressées.

Il n'y a pas de femmes frigides. Nous pouvons juger de l'appétit et du plaisir sexuel de nos compagnes par les sensations agréables de l'érection et les préliminaires de l'éjaculation. Nous pouvons même les constater chez nos partenaires par la congestion de leurs tissus érectiles. Mais ne possédant

pas d'appareil sécrétoire à jet sous pression, la femme n'a pas de spasme. Elle a simplement des glandes lubrifiantes qui peuvent s'hypertrophier, dont le jeu sécrétoire peut être accru, mais ce sont là des transformations artificielles contre nature et qui, loin de favoriser la fécondation, comme le croient les manuels des confesseurs, l'entravent.

La femme moderne veut qu'on la fasse jouir.

Nous lui répondrons : « Madame, nous n'avons pas le temps, et cela nous est interdit par l'hygiène. » *Non morari in coitu.*

La femme veut être maîtresse de ses maternités.

Nous répondrons : « Savez-vous quand nous éjaculons ? »

La femme veut être notre égale.

Nous lui dirons : « Oui, par le cœur et non par l'orgasme. En outre, en ton corps tu subiras l'imprégnation, tu seras nôtre. »

La femme veut le bonheur et la paix. La mère veut préserver de la mort son enfant, sa chair, son seul amour. Elle déteste la guerre. *Bella matribus detesta.*

Nous lui répondrons : « Sois chaste. La loi de l'histoire : la Guerre, reçoit ses ordres de la Prostitution. »

Personne ne nous écouterait.

La femme sera détraquée. Le mari en subira les conséquences. Le créateur des zones érogènes travaille contre lui-même. Il crée des Insatiables. Une femme ainsi dressée est mûre pour la polyandrie. Un seul homme ne peut lui suffire. La gouge peut sans fatigue épuiser d'innombrables maris ! Elle n'a jamais assez d'amants.

Avec les radiations nouvelles seront découverts des spasmes inédits.

Une fois de plus, la femme sera pipée. Au lieu d'aimer avec son cœur, elle aimera, comme nous, avec son abdomen, et la malheureuse s'avilira de plus en plus, à moins que des maternités ne la sauvent.

Une femme saine, normale, pour se bien porter, moralement et physiquement, devrait avoir, jusqu'à son retour d'âge, une maternité tous les trois ans.

Tel serait pour la femme le service obligatoire qui assurerait la suppression de la guerre, quoi qu'en pensent les malthusiens. Il y a sur la terre plus de ressources inexplorées, inemployées que n'en calcule notre lâche stupidité.

Le crime de l'homme envers la femme fut toujours de dévier son sens génésique, de le pervertir ; et créant par le dressage une perversion des organes naturels, d'agir contre nature et contre l'espèce.

Son châtiment sera de s'être lui-même laissé tromper par ses artifices, d'avoir dressé contre lui sa victime : l'éternelle menteuse, et de perdre ainsi le meilleur de l'amour que lui apportait la femme-enfant, la femme-mystère, celle qui, née de la sixième côte, ne veut vivre qu'à la lumière du cœur, celle qui est véritablement le cœur de l'homme.

Si l'Éden a existé, si nos parents y ont fait l'amour, si, sur une terre emparadisée, ils ont vécu en un jardin de délices, sans avoir besoin de travailler, sans crainte de la mort, s'ils n'ont pas tué pour manger, si, dès l'aube des âges, la femme ne s'est pas donnée pour de l'argent, n'a pas enfanté en hurlant comme aucune femelle ; si dans l'Éden la lutte toujours odieuse fut inutile, ainsi que la propriété et le capital, si toutes nos désharmonies sont expliquées, si toutes nos aspirations les plus nobles sont comblées par l'Éden, cette hypothèse, non seulement est vraisemblable, mais s'impose. La géologie et le folklore la réclament.

Sans autre voile que leur auréole, en nudité totale, avec candeur, Adam et Ève se donnaient l'un à l'autre. Une joie que nous avons perdue était, en

outre de la volupté, ressentie par eux jusqu'à l'extase.

Depuis ce jour, auroral et lointain, un nombre incalculable de couples se sont unis avec l'intention, non pas d'honorer l'Amour, mais de le prostituer.

Déniaisé par l'amour vénal, le bourgeois encore jeune se marie, non pour avoir des enfants, mais pour user d'un vase pur, à l'abri de toute contamination.

Je les ai vus, ces types de rare muflerie, pendant des années, faire le dressage de l'épousée, afin de satisfaire leurs embrasements intéressés, insolites.

J'ai su que les malheureuses, pour ne point perdre l'épouvantable conjoint, toléraient ces dépravations sexuelles. La femme qui a donné son cœur consent à tout, se prête à tout ; mais deux périls la menacent : la stérilité pour elle, puis la satiété de ce drôle de mari, chimpanzé frénétique, dont les désirs polygames sont des ogres inassouvis.

Pauvre vierge déflorée en vain, tu ne seras jamais mère ! Le sein maléficié par la faiseuse d'ange, le gynécologue marron ou le potard malthusien, tu végèteras jusqu'au retour d'âge, stérile et solitaire jusqu'à la tombe, ne laissant rien de ton passage.

Pauvre petite femme candide, ingénue, douce, craintive, tu as été, par la fornication, jetée aux flammes de la luxure, et tu connaîtras les traîtrises de l'abandon, les tortures de la jalousie, tu courras après le spasme, après l'amant, et ils se succéderont tous pareils !

Peut-être même, contaminée par ton mari, devenue la proie du spirochète et du gonocoque qu'il te transmet en cadeau de noces, morte vivante, verras-tu ton beau corps se décomposer, à moins que, voulant vivre ta vie, ta chair ne soit promise à l'adultère, puis à la prostitution générale... et c'est la fin de tout... Plus d'illusions !

Ton mari n'aura jamais été pour toi qu'un étranger, un intrus :
l'incompatible ! Il n'a épousé en toi qu'un réceptacle. Il ne t'a jamais donné son amour, son cœur immortel, son âme divine, et, cependant, tu lui avais donné la tienne !

La femme n'oublie jamais celui auquel, dans son épanouissement floral, elle a donné les prémisses de son cœur.

Quoi qu'il fasse, celui qui fut le premier : l'Initiateur, celui qui posa l'indélébile empreinte est l'Inoubliable.

Mariée depuis huit ans, âgée de vingt-sept ans, obsédée par le désir de la maternité, possédée par le génie de l'espèce, une superbe dame me dit un jour :

— Docteur, mon mari m'oblige à des précautions et, pour plus de sécurité, souvent, sans vergogne, sans condom, perpètre le crime d'Onan... Qu'en pensez-vous ?

— Madame, votre mari commet un sacrilège. Le mariage est un sacerdoce dont il est le grand prêtre et vous la victime propitiatoire. Votre mari doit, avec vous, s'immoler, afin que la trinité naisse, que la lutte soit éteinte et que les deux martyrs, par un tiers, trouvent la conciliation. L'enfant est la plus belle des entreprises, la plus merveilleuse des œuvres d'art. Votre mari, madame, est un barbare, un inconscient, un égoïste, un fol !

— Que faire ?

— Avouez-lui, madame, la suppression de vos époques. Simulez le début de la grossesse. Tous les maris se laissent prendre à cet expédient. C'est une bonne ruse de guerre, et légitime. Vous le verrez, dès lors, sans contrainte, se livrer tout entier, heureux et satisfait, car répandre le germe inutilement est pour lui à la fois un remords, une profanation et — ce qui le touche plus encore — une volupté appauvrie.

Dix mois après, la bonne dame mettait au monde une superbe fille. Mais ce père, malgré lui, ne put entendre crier le marmot. Privé de sa femme devenue nourrice, il ne décolerait pas. Scènes incessantes, hideuses, épouvantables, aux moindres prétextes. Un jour la mère trouva le maître de la maison dans le lit de la bonne.

Pleurs. Grincements de dents. Explosions de rage. Scènes tumultueuses. Hommes de loi. Bref, le tribunal prononça la séparation de corps et de biens.

Sans regarder derrière lui, l'infidèle partit avec la concubine, l'adora 17 ans et... l'enterra. Elle était morte en d'indicibles souffrances, d'un cancer utérin. À la soigner, il avait dépensé la moitié de sa fortune.

La petite fille repoussée par le père était alors une belle adolescente, puis une jeune mariée, qui s'émut à la pensée de l'existence d'un père. Elle désira le connaître. À sa vue, l'adultère s'attendrit, et les préliminaires d'un rafistolage avec la maman furent amorcés. La mère trompée, abandonnée, pardonna, et bientôt reprirent les anciennes relations.

La femme est plus facilement continente que l'homme. Naturellement privée d'orgasme vénérien, elle peut résister indéfiniment à la continence. La femme ne comprend rien à cet aiguillon qui s'enfonce si profond dans la chair de l'homme. Elle n'en aura jamais la moindre image cérébrale.

Alors elle s'ennuie. Elle envie une jouissance qu'elle soupçonne prodigieuse chez nous, et qu'elle n'éprouve pas. Nous voici dans un engrenage : ou bien nous créerons cette volupté, et nous détraquerons la femme, ou bien le rôle de massepain ou de souffleur nous fera rougir, nous répugnera, et la femme ira se faire instruire et façonner ailleurs.

La femme novice, l'ingénue, la jeune mariée, objet d'un premier contact forcément brutal, prendra toujours pour de l'amour pur les manigances verbales et littéraires, les turlutaines intellectuelles du mâle, le lyrisme de l'amant, expression de son éréthisme.

Poésie, littérature, épithalame, palpitations du cœur ou des méninges, machines de guerre du désir ! Avec elles nous faisons le siège de celle qui n'a pas notre sens génésique, ni notre cervelle. En ce moment-là nous sommes tous des poètes. L'intelligence se fait fille pour être belle et la femme succombe... Et les amants succèdent aux amants, et ils sont tous pareils et l'on n'en a jamais assez. L'amour, chez la femme adultère, goule ou stryge, est devenu léthifère.

Ou mourir ou être trompé, voilà notre sort ! Nous l'avons voulu. Symbole du ventre et de son venin, le vieux Serpent, boyau vivant, pour instaurer le règne de la tripe, apparut à celle qui, sans le cœur, ne serait qu'un ventre : un utérus servi par des organes.

Dès lors, le mariage ne fut plus un acte grave, ineffable, religieux, extatique.

L'homme et la femme font l'amour pour rire. C'est une coutume comme une autre. On se met au lit comme on se met à table. On se bave entre les dents. On frotte son lard. « On met le ventre en perce », au même titre qu'on fume un havane, savoure une absinthe, ou déguste un cocktail.

Sous la hantise de l'amour pervers, inconscient ou non, refoulé ou non, nous voilà avec une habitude invétérée réduits au rôle d'idole de l'amour sans but, de l'amour dévoyé.

III

*La lutte sexuelle nous obnubile.
La lutte de classe nous aveugle.
La lutte de races et de nations
nous plonge en plein obscurantisme.*

« 70 kilomètres et un pont » est dans le Midi l'adage de tous les maris en goguette. Mais dans les grandes villes, beaucoup, hâtons-nous de le dire, n'ont pas cette pudeur. La concubine sur place est la règle. La faute est vénielle. On l'atténue dans le sourire.

Aborder les chapitres de la Sodomie, considérer l'homosexuel ou l'inverti, traiter l'uranisme ou le saphisme, parler de la bestialité, de l'onanisme, de la nymphomanie, du satyriasis ou du sadisme ? Inutile !

Nous n'entrerons pas dans la ronde des courtisanes. Nous laisserons à d'autres le soin de se délecter aux histoires des naïades, des houris et des ondines, des walkyries ou des sirènes, des incubes et des succubes ; de s'exciter à la danse du ventre des bayadères, des almées, des congaiï, des geishas ou des ouled-naïls.

Hétaïres, odalisques, moukères, gretchen, gitanes, poules de belle plume ou cocottes déplumées, horizontales, demi-mondaines ou guenipes, ribaudes et gouines, pierreuses ou demi-vierges, oiselles lascives ou Vénus noires avec leurs black-bottom, girls à gigues ou charlestons, cuisses en délire, êtes-vous l'honneur de l'espèce humaine ?

Et les proxénètes et les entremetteurs, les avorteuses et les incestes, les Narcisses et les Corydons, les gitons ou même les éphèbes sont-ils admirables ?

Marlous, titis, tatas, tapettes, mômes, gigolos, putarelles, tribades, gousses, mignons en tous genres, n'ont rien d'odoriférant. Nous ne décrirons pas tous les ragoûts, toutes les folies d'Éros.

Faire l'inventaire de toutes les débauches luxueuses ou crapuleuses des ports de mer ; Londres, Marseille, Bordeaux, Hambourg et Anvers, Edimbourg et Macao ; Sanghaï, New-York ou Calcutta ; dénoncer les iconographies ou les littératures obscènes, graveleuses, toutes les pornographies venues de Belgique, de Hollande ou d'Allemagne ; mettre au pilori les voyeurs, masochistes et flagellants ou flagellés ; dépeindre les prostitutions extraordinairement subtiles, artistes et perfectionnées de l'Inde, de la Chine, du Japon ou de l'Arabie ; ouvrir et commenter tous les livres sacrés de la lubricité orientale ; les Kama-Soutras, les Kama-Shartras, les « Jardins parfumés » du Cheik Nefzaoui, etc., serait une tâche au-dessus de nos forces.

Si somptueux ou mondain que soient le salon, le lupanar, le bordel, la maison de thé ou le bateau de fleur, nous sommes débordé, rempli d'un immense écœurement.

Nous y voyons la compagne de l'homme, pour un peu ou beaucoup d'or, asservie aux exigences et aux brutalités d'un coït frénétique et souvent multiplié à un point inimaginable.

Aucune femelle de n'importe quel animal ne voudrait se contraindre à une pareille corvée.

Tel est le spectacle offert par des êtres qui se disent chrétiens, inventeurs et protagonistes d'une civilisation supérieure, exceptionnelle, unique dans l'Histoire.

Voir la chrétienté, au bout de vingt siècles, entrer en régression et retourner à Sodome nous horripile.

Quelle énigme que l'homme, si l'on n'a pas, pour se guider, cette parole de l'Écriture : *Dieu le créa mâle et femelle*.

Dans l'antique Égypte, le culte de l'anus avait pour titulaires les dieux Horus et Set.

Dans la Grèce, l'éphébéraстie faisait florès. Les faunes, les satyres font cortège à Bacchus. Tous les dieux, d'ailleurs, sont des érotomanes, depuis ce gaillard de Jupiter jusqu'à Pan.

En Grèce, la Sodomie n'est point pour l'adolescent un opprobre, une monstruosité. Elle est honorée avec le palestre et la gloire des armes. Elle est une preuve de virilité à l'égal de l'autre et de la bravoure. Elle se targue, elle s'honore de la même noblesse. Elle est au fond des mœurs. Elle représente une coutume satisfaisant les affinités des cerveaux d'hommes et l'amour des formes masculines, exalté par le stade et les jeux olympiques. La culture physique et l'intelligence vont de pair, et leurs goûts s'apparentent jusqu'au désir de la fusion des corps.

Dans l'inconscience païenne, le vice contre nature s'autorisait de l'esthétique et du culte de la volupté. Sa hideur était atténuée et même disparaissait. L'intelligence, fille toujours prête à se vendre, est complice de toutes les luxures. L'intelligence prétend à être seule juge. Ne s'est-elle pas divinisée dans toutes les philosophies ?

Aujourd'hui, l'intellectuel voudrait légitimer l'homo-érotisme et montrer scientifiquement son règne dans le monde organique. André Gide voit la pédérastie du haut en bas de l'échelle animale.

Thèse amusante ! Quel que soit le luxe de ses observations naturelles, elles n'ont aucune valeur. Il les emprunte à nos frères dits inférieurs, viciés par la domestication ou réduits en servitude, mis en cage par ce tortionnaire : l'homme.

Faire de l'animal un esclave, le changer de milieu et observer une déviation du sens génital, la belle affaire ! Mettez-le en liberté, et vous le verrez pratiquer la loi universelle de l'amour générateur, se sacrifier loyalement au génie de l'espèce, se vouer de bon cœur au culte de la reproduction !

Ô, Gide, pouvez-vous tabler sur l'animal dévoyé, dérégulé par l'influence vénéfrique de l'homme ?

Vos expériences sont mesquines, ridicules. Le mobile qui les anime est une passion intéressée.

Votre intelligence myope, obsédée, obturée par la libido, commet la même bévue que le scientifique croyant découvrir dans le règne animal le *struggle for life*.

Or, la lutte pour la vie existe dans l'humanité seule.

Dans la création, dans le monde organique, la lutte pour l'existence, quoi qu'en pense Léon Daudet, est une étrange calembredaine, la plus belle des coquecigrues imaginées par la science.

Les animaux ne luttent pas entre eux dans la même espèce. Et les espèces ne luttent pas entre elles, mais se sacrifient mutuellement.

La lutte pour l'existence est spéciale aux sociétés humaines. Partout ailleurs, l'amour précède, et non la haine ; la concorde, l'entr'aide, la paix dominant, et non la division, l'antagonisme et la guerre.

Le déraillement de l'animal ne signifie rien, parce qu'il est fortuit, amoral, inconscient. Les dompteurs apprivoisent les lions par la masturbation, les chiens sont sensibles à l'onanisme, et l'âne n'est point rebelle à l'ivrognerie.

Les singes, dans leurs palais, font comme Narcisse, et les belettes, prisonnières, imitent Sapho.

Toujours pour le même motif, et à l'encontre des loups, qui ne se mangent pas entre eux, les chiens de Constantinople, parqués, s'entre-dévorent, et,

calfeutrés, les rats deviennent autophages ; et, mis en tonneaux, les lapins mangent leur progéniture. Les brochets et les crocodiles ont un comportement analogue.

Ainsi, l'homme ne se contente pas de changer l'animal de milieu et de le soumettre à des conditions d'existence insalubres, anormales, extravagantes, mais il abuse de lui ignominieusement par la bestialité. L'homme ne se contente pas d'avoir des passions insatiables, des vices monstrueux, il les communiquerait à l'animal, s'il le pouvait.

La bête-esclave, innocente, réagit et fait, sans réflexion, par étourderie, par ignorance, par nécessité, ce que l'homme perpètre de propos délibéré. Ce qui caractérise la bête au plus haut degré, et le plus remarquable en elle, est son esprit conformiste. Elle reste soumise aux lois cosmiques, universelles. Lorsque vous les modifiez, vous la troublez.

En fait de discipline sexuelle, à l'état ordinaire, l'animal est notre modèle. Il n'est pas malthusien, ni pédéraste.

...Hélas ! voici revenu le règne de l'amour païen. Voici les bardaches, les pédomanes, les tantouses, les péderos, les messieurs-dames, les chochottes, les pédocs aux yeux émerillonnés, à la bouche trop rouge, aux hanches trop saillantes, aux parfums vicieux, capiteux, aux bagues volumineuses.

IV

*Garde-toi de tuer ou de forniquer
sans avoir légitimé ton acte
par le don total de toi-même. Le
sacrifice justifie tout.*

Le scandale n'est pas de faire l'amour, mais de le contrefaire.

Or, sans relâche, nous donnons à la nature le spectacle de l'amour en caricature ; nous vivons sans cesse sous le coup des répercussions de notre trahison.

Nul ne doit défigurer l'amour, car la justice immanente est toujours imminente. Nul n'a raison d'aimer à l'envers, d'aimer contre la loi d'amour, qui est génératrice et créatrice.

Il est inintelligent, il est dangereux de faire de l'amour une plaisanterie, une bagatelle, une gaudriole, une passade exclusivement. De cette parodie, rien de bon ne peut résulter pour la famille.

L'amour-plaisir, l'amour tarifé, dépravé, le vagabondage spécial, dans le mariage d'intérêt ou ailleurs, l'amour pour la jouissance exclusive, vénale, stérile, est inconnu de la nature, essentiellement féconde. Elle se vengera de toutes façons.

En nous mentant à nous-mêmes, en pratiquant un amour interdit par elle, nous entrons en lutte. Et cette lutte, nous ne l'atténuerons pas en élevant des autels à Éros.

Nous sommes loin encore, assurément, de la dissolution morale où tomba le monde gréco-romain, mais nous y retournons et nous sommes appelés à le

dépasser.

Sous ses formes hospitalière, sacrée, puis civile, la prostitution était formidable dans la patrie du monde où l'Amour allait pénétrer.

Avant d'être assainie, d'une façon aussi étrange que prodigieuse par Jésus-Christ, la civilisation romaine avait des mœurs que nous ne soupçonnons plus, mais que nous recherchons aujourd'hui avec une rare impudence, doublée d'une imprudence et d'une imprévision extraordinaires.

La Cité Antique, dont le paganisme oriental actuel est une image assez floue, assez fade, tint comme lui écoles de fornication et instituts de volupté. Elle déifia la luxure, érigea des temples à la sensualité et à toutes nos [scortations](#).

Les Fêtes des Courtisanes ou les Veillées de Vénus étaient inimaginables dans leurs débordements.

Les prêtres d'Isis formaient un abominable collège de fornicateurs sacrés et de pédérastes cruels. Aux Isiaques, les jeunes filles, suivant le rituel, se livraient à eux, pour offrir à la déesse leur virginité.

Les bacchanales, les lupercales, les saturnales étaient à Rome, ainsi que les florales, le spectacle populaire le plus couru.

Il se donnait au cirque, où des centaines de courtisanes, en troupes et précédées de trompettes, entraient, et, nues, se montraient à la foule en délire, étalant avec complaisance leurs charmes, et accompagnant cette exhibition de gestes impudiques. On les voyait courir, danser, lutter, saillir, appâter le public jusqu'au paroxysme. Les poses les plus lascives étaient les plus applaudies.

Bientôt, à leur tour, des hommes nus s'élançaient dans l'arène, et le spectateur pouvait jouir d'une mêlée sexuelle fantastique au milieu des transports de la multitude.

Au lycée, notre professeur de rhétorique, en nous expliquant Suétone, se gardait bien de nous rien dire de la vie crapuleuse des Césars qui juge toute

une civilisation.

Systématiquement nous furent dissimulées les caractéristiques les plus intéressantes de cet humanisme tant vanté qui a son expression dans les mœurs des empereurs.

Jules César, le premier, donne l'exemple de la décadence morale. Servilie, la mère de Brutus, qu'il avait séduite, lui livra sa fille Tertia. Non seulement César s'offre ensuite la reine Cléopâtre, mais encore le roi Nicodème. En plein Sénat, on traite César de paillasse et de concubine royale.

L'empereur Octave déflora sa fille Julie. Il faisait mettre nues, devant lui, des femmes mariées ou des filles nubiles et choisissait. Avec l'âge, il prit goût aux vierges et organisa ces festins où les convives, pour imiter Jupiter ou autres divinités, se livraient aux pires débauches.

L'empereur Tibère se faisait servir des repas somptueux par des jeunes filles nues, et, pour engraisser ses poissons favoris, les lamproies et les murènes dévoratrices de chair humaine, on jetait dans ses viviers tous ceux ou celles, enfants ou adultes, qui s'étaient refusés à ses fantaisies lubriques, et en particulier à la sodomie.

L'empereur Caligula, non moins sadique, afficha ses amours avec des fils de famille, pratiqua l'inceste avec ses sœurs, l'adultère avec les patriciennes les plus distinguées et en présence de leurs maris. Il fit ouvrir un lupanar dans le palais impérial et créa un Préfet des Voluptés. Pour pimenter ces perversions sexuelles, on pratiquait sur le ventre de ses victimes des anus artificiels ; et pour se repaître plus longtemps de leurs tortures, il ordonnait au bourreau de donner la mort lentement.

L'empereur Claude montre la même cruauté sanguinaire, la même luxure exaspérée. Sa femme, Messaline, est la plus dissolue des matrones. Elle s'en va dans les bordels supporter des dizaines d'assauts par jour, et, pour mieux jouer son rôle, elle se fait payer.

L'empereur Néron, en voyage, faisait établir sur sa route des lieux de débauche abondamment pourvus en hommes et en filles de joie. Il y pontifiait avec Pétroline, l'arbitre des élégances. Suétone accuse Néron

d'avoir violé la vestale Rubria et couché avec Agrippine, sa propre mère. Cet empereur épousa publiquement, en grande pompe, le jeune Sporus.

L'empereur Galba, pédéraste actif, préférait les hommes vieux aux jeunes gens.

Commode, fils de Marc Aurèle, nourrissait en son palais trois cents concubines et trois cents jeunes cinèdes à l'usage de ses caprices. Il forçait mâle et femelle à s'accoupler devant lui, dans les combinaisons les plus obscènes. Il viola ses parents, ses sœurs, et pour s'imaginer forniquer avec sa mère, donna son nom à l'une de ses maîtresses.

L'empereur Héliogabale se présentait nu dans les bains et y choisissait à sa convenance athlètes et gladiateurs pour l'ampleur de leur virilité. Un jour, dans une basilique, furent par lui convoquées toutes les courtisanes inscrites. Il leur fit une conférence sur les postures vénusiennes de son invention. Rien ne lui échappait du raffinement du sybaritisme le plus subtil. Il avait importé à Rome toutes les divinités luxurieuses de l'Orient, et, en particulier, Belphégor, le dieu des pédophiles. Il se faisait suivre, quand il voyageait, par six cents chariots remplis de prostitués des deux sexes. Aux priapées ou autres fêtes en l'honneur de Vénus, ses festins fabuleux sont restés célèbres. Sa grande joie était alors de faire le tour de la salle, nu, sur son char traîné par des femmes, et de jeter, au hasard, des billets où il donnait, sous peine de mort, l'ordre immédiat d'un accouplement saugrenu : vierge et vieillard, garçonnet et barbonne, parents entre eux ou gens de même sexe, etc... Irrumateurs, aulétrides, cunnilingues se ruaient avec frénésie pour satisfaire ou ravir l'impérial érotisme.

Marc Aurèle, l'empereur-philosophe, fut le premier qui fit conduire au lupanar les vierges chrétiennes pour y être violées... Supplice ignoble, mais aussi hommage inconscient rendu à l'amour par une loi du temps de l'ancienne république romaine, loi interdisant de condamner à mort la pucelle.

À Rome, les grandes familles donnaient à leurs fils des concubins, petits esclaves qui devaient se mettre à la disposition des passions naissantes des jeunes patriciens. On appelait *pueri meritorii* les enfants ainsi condamnés à subir le vice de leurs maîtres ; plus grands, ils prenaient le nom de *pathici*,

ephebi, gemelli. On les dressait jeunes à savoir s'épiler, se parfumer, se boucler, recevoir le coït anal et pratiquer l'onanisme buccal. Souvent, on les châtrait pour qu'ils eussent meilleure allure féminine. Cette castration était faite par des barbiers ou vendeurs d'eunuques. Ainsi dés sexués ces malheureux (où se recrutaient danseurs, histrions, mimes et cinèdes) servaient aux femmes aussi bien qu'aux hommes...

Dans les festins, on voyait des enfants attendant, couchés sur des lits, le bon plaisir des hôtes excités par les mets, les vins, les joueuses de flûte.

La souillure de l'enfant par une Société est l'ultime chute, le signe de la décrépitude. Elle va même s'effondrer.

Il arrive une heure où déborde la coupe d'iniquité, où la nature offensée demande vengeance, où le désordre des hommes perce la voûte des cieux, où le vice toujours triomphant devient intolérable. Alors, contre le scandale, le Juste sera protégé.

Où sont les Romains ? Où sont les Grecs ? Où sont leurs palais, leurs villas, leurs œuvres d'art ?

La Justice a passé, renversant les dieux, brisant les statues, brûlant les temples. Les envahisseurs ont tout détruit. Ils se disaient *les fléaux de Dieu*.

À certaine phase de l'humanité, il devenait nécessaire qu'un peuple élu donnât à l'univers un exemple de probité sexuelle, qu'un homme sorti pur du sein d'une Vierge Immaculée, que le type primitif de l'Homme sans faute fut reconstitué, que l'Amour nous enseignât à renaître et qu'en vertu même de son essence, il se mit à notre portée, en un mot s'incarnât.

Il y a vingt siècles, à l'appel de la plainte antique, au soupir de l'amour déçu, inassouvi jusqu'à la mort, jusqu'au suicide, Il descendit.

Mais ici-bas, en cette sentine, comment peut être reçu le Dieu de Dilection ?

En raison de l'impureté de notre intelligence cloacique, sa visite sera terrible et sanglante.

Il a prêché l'amour. Il a crié : « Soyez chastes ! Ayez le cœur pur ! Ne tuez pas ! Ne jugez pas ! Ne condamnez pas ! Donnez votre vie à vos semblables ! Que celui qui veut sauver sa vie la perde ! Respectez la loi d'amour ! Aimez vos ennemis ! »

Paroles séditeuses et dangereuses, mettant en péril la sûreté de l'État.

Le Verbe Éternel ne fut pas compris, et cependant nul ne parla aussi clairement.

Qu'y a-t-il de plus saisissant que l'enseignement de cet homme qui parle d'autorité, sans formules, sans théories, sans s'abaisser au syllogisme, faisant abstraction totale de tout intellectualisme, se contentant de montrer son cœur, de l'ouvrir et d'en répandre la lumière ?

Ouvrez l'Évangile et constatez la logique du cœur et l'élimination de toute forme philosophique.

Jésus n'est pas un ennemi de l'État, ni de la philosophie, ni de l'intelligence, mais il met au-dessus de tout cela le critérium de Paix, créateur de la cité future.

Jésus ne nous empêche pas de défendre l'abominable édifice où nous nous sommes réfugiés : l'État, mais il nous en laisse entrevoir un autre dans la perspective d'une palingénésie grandiose, non pas seulement dans le ciel, mais sur cette terre, ici-bas.

Sous prétexte de pacifisme, des sots exploitent aujourd'hui ce qu'ils appellent dans leur jargon « l'Éternel ferment révolutionnaire de l'Évangile ». Ont-ils pesé des termes aussi audacieux qu'insensés ? Non. Demain, par la force de notre intelligence dénaturée, l'État réagira et fera la preuve aux pseudo-libéraux et aux pseudo-pacifistes qu'ils ont pris leurs désirs pour des réalités.

Il ne suffit point d'aspirer, il faut d'abord respirer, manger, lutter, sur une terre maléfique, dans une société que l'intelligence blessée a faite à l'image de sa blessure. Il faut vivre dans une galère où l'être qui se dit humain, l'être qui prétend vivre dans l'éternel, est le fauve des fauves, condamné au travail jusqu'à la mort putréfiante, lui qui se dit immortel !

C'est toujours la même histoire, folle et sanglante. Toute civilisation est le prix d'une prostitution. Quand celle-ci est bien réglementée, la civilisation se stabilise un temps.

Les organismes sociaux de l'humaine engeance évoluent dans la pornophilie. Le nègre, le maoris, le sauvage de la Mélanésie, le cannibale, sont pornophiles à des degrés divers.

À cet égard, ils sont purs à côté de l'Indou, de l'Annamite, du Chinois ou de l'Européen.

Par sa tenue en amour pur et fécondateur, en amour droit et non perversi, par sa loyauté génésique, le barbare a plus de valeur morale que celui qui prêche la civilisation, et bientôt choit dans la décadence.

Quand l'impureté de l'intelligence a fini d'envahir l'organisme social, c'est la fin d'un cycle, la fermeture d'une histoire. Elle se clôt sur une maison close, sur une fosse d'aisance où tous sont immergés. Toutes les décadences se ressemblent ; ce sont des galères pourries par le purin et qui sombrent.

La prostitution est la base essentielle de toute société civilisée. Cette affirmation est claire, précise, incontestable. C'est l'évidence.

Qu'est-ce que la famille ? C'est la cellule sociale. Quel est son noyau, son centre d'énergie ? Le mariage. Et qu'impose celui-ci à la femme ? De se donner même sans amour, par devoir. De même que la société nous impose le devoir de tuer sans haine, elle ordonne à la femme de coïter sans amour. Ceci est quelquefois plus pénible que cela. Le mariage est donc lui aussi une forme de la prostitution.

Le mariage est une prostitution légalisée, codifiée. Voilà l'axe intangible de notre état social.

Dans le mariage, la jeune épousée fait devant Dieu et devant les hommes une promesse qui, pour le mari, est l'espoir assuré de l'étreinte régulière. Pour l'un, c'est [alliciant](#), enchanteur, mais pour l'autre, trop souvent une répugnante besogne.

Nécessité, car la plénitude des vésicules séminales, l'appétit du congrès est toujours le même chez l'homme ; mais, chez la femme, il est très variable, il est même nul chez les mères les plus prolifiques, chez celles dont une hérédité n'a détraqué ni le physique, ni le moral par l'imagination évaporée, par la psychose ou la nymphomanie. Le rapprochement que l'homme considère comme un besoin positif, naturel, peut devenir pour l'excellente mère de famille la pire corvée, un objet d'horreur.

Si la femme ne veut plus avoir d'enfants, si elle en a déjà une demi-douzaine, si elle est fatiguée, usée prématurément, M. le Maire et M. le Curé l'obligent à subir l'assaut de ce brillant chevalier qu'est un mari souvent plus vieux qu'elle, obèse, poussif et déplumé. Les lois civiles et divines invitent la femme à se prostituer. L'État organise cette prostitution et l'Église la consacre.

Devant le refus du devoir conjugal, un homme honnête, raisonnable, se retirerait confus et résigné. Le vrai citoyen ne fait pas vœu de chasteté ; il divorce, il en a le droit. Ce refus de la copule est un cas de divorce en sa faveur. Il peut abandonner femme et enfants. Il est libre au sens matériel du mot ; mais, disons-le lui, non au sens moral.

La prostitution reste dans notre société une chose horrible et qui passe pour normale. Elle fait partie de ce qu'il est convenu d'appeler nos libertés.

L'État la surveille et s'y attache, moins pour défendre la santé publique que pour en vivre.

L'État est le plus grand exploitateur de la prostitution, par la police des mœurs qui, elle-même, aux époques de décadence, se confond plus

intimement que jamais avec la police politique, et avec tous les rouages de l'État.

C'est alors le triomphe du maquereau et de la maquereille. Ils règnent dans les bouges et sur les hauteurs gouvernementales.

Nous avons vécu ces histoires aussi bien en monarchie qu'en république, à Rome aussi bien qu'à Paris, jadis et aujourd'hui, dans les mondes antiques et modernes.

L'État est une maison de tolérance. Tout converge socialement à cet objectif : le culte de la femme, et dans la femme, que cultivons-nous ?

Est-ce le cœur ?

Réponds, homme de joie !

L'État, organisation de la propriété, l'est aussi du vice suprême, et celui-ci mine l'édifice. L'État, gardien de la propriété, l'est aussi de nos stupres et ceux-ci l'ensevelissent.

Quoique rien ne nous appartienne, pas même notre corps, quoique notre cœur soit seul notre trésor, nous sommes contraints à la propriété.

Elle nous est imposée par le souci de l'avenir et du progrès matériel que nous préférons au progrès moral.

La propriété est le fruit du travail où nous sommes condamnés depuis qu'au lieu de commander à la nature elle nous commande.

Au nom de la propriété, les gouvernants civils restant au chaud dans leurs pantoufles, vont nous envoyer aux tranchées.

Comment feront-ils ?

Si je consens à mourir, ce n'est point par foi en leurs harangues, ni en cette femme qui me trahit, ni en ces enfants qui me déshonorent, ni en cette société marâtre.

Mais je donne ma vie à un idéal, au royaume de Dieu que je porte en moi...

Le sort de ce globe tout entier est lié à mon immolation, au sacrifice individuel, comme la vie de la plante suspendue à la lumière du jour.

Sans une élite morale, pénétrée d'amour pur, sans le progrès moral, les jours de l'État sont comptés.

Le désintéressement partout est créateur, en sociologie comme en science.
Agir par intérêt, c'est creuser une tombe.

La vie de l'État est un miracle, si l'on considère l'instabilité de son ordre et de sa justice contradictoires, parodie continuelle de l'ordre et de la justice véritables.

Sans l'Amour-Sacrifice, pas de défenseurs de l'État. Sans Amour Pur, l'État n'ayant plus d'états s'écroulera. Sans les Poverello, colonnes de l'Église, la chaire de Pierre dégringolerait.

La science des saints est devenue de plus en plus rare^[1], tandis que nous aurions dû l'entretenir, et la récupérer totalement. En effet, l'histoire le prouve, le progrès matériel fut toujours à la remorque du progrès moral.

Tous les héros de l'ascèse provoquèrent une régénération ; et depuis quatre siècles n'assistons-nous pas à une renaissance ?

Comment expliquer ces progrès de la science aussi soudains que prodigieux ? *Ils sont en terre chrétienne en concomitance avec la libération de l'Évangile.*

En lui-même, ce progrès matériel n'est rien. Il ne vaut que par nos intentions morales. Il est même une arme terrible pour une humanité jeune encore, une bombe explosive entre les mains d'un enfant, un engin de mort, symbole de notre barbarie étatique et de notre esclavage social ?

FIN

1. [↑](#) Ce sont les excentricités en tous genres dans les mortifications : cilices, flagellations et tout l'attirail des supplices qui ont discrédité l'ascèse.